

VIE(s)

Bruit. Mouvement. Agitation.

Je n'ai pas encore ouvert les yeux que déjà je vois déjà ce qui m'entoure. Ne l'ai-je pas toujours fait ? Mais là, maintenant, ce n'est pas pareil, c'est différent. Mes yeux demeurent clos, mais ils sentent quelque chose de nouveau. Le noir n'est plus. Il est remplacé par cette couleur, une couleur que je n'ai jamais expérimentée auparavant. Ce n'en n'est pas une, mais plusieurs. Ou peut-être des nuances ? Je ne sais pas, mais c'est inhabituel.

Qu'est ce qui me recouvre ainsi ? Quelque chose me touche et puis non. Oh! Ca me touche ailleurs maintenant ? C'est nouveau, je ne connais pas, les autres endroits de moi ne connaissent pas tout ça, pas comme ça. Je bouge beaucoup, ou plutôt, on me bouge beaucoup. Je ne sais pas pourquoi. Je le sens, c'est tout. Je ne reconnais pas là où je suis censé être habituellement, je ne reconnais pas mon chez-moi d'hier. En suis-je défaite ?

Des cris, des sons. Des sons qui me sont familiers. Mais pourquoi sont-ils si forts ? Pourquoi vibrent-ils moins qu'hier ? Ils sonnent différemment. Il y a quelques moments encore, je ressentais les sons comme palpitant autour de moi. Voilà une autre chose étrange que je constate. Je n'entends d'ailleurs plus ces coups lourds et réguliers qui dictaient mes moments de repos et d'activité, qui m'indiquaient le temps qui passe. Je ressens quelque chose... Ils me manquent.

Je m'agite, me tords à peine dans une direction, puis dans l'autre, mais je ne me cogne pas à la paroi habituelle. Où est-elle passée ? cette barrière qui m'englobait pourtant, présente encore hier. Je ne peux donc plus l'affronter ? Je ne la sentirai donc plus contre moi ? Peu importe, je ne la cherche pas. J'ignore comment, mais je sais que cela n'en vaut pas la peine.

Ah! Pourquoi fait-il moins chaud que plus tôt ? Tout s'accumule à une vitesse, tout s'enchaîne si rapidement. Je suis comme jetée dans un océan sans fonds et rempli de nouvelles sensations que je me dois de ressentir. Cette transition ne me plaît pas. C'en est même presque désagréable. Ce que mon corps semble traduire sans que je ne tente quoique ce soit : une grande inspiration, et un cri. Ce son ne vient pas d'autour cette fois. Il vibre en moi. Il vient de moi. Il ne retentit pas de la même façon que le reste du brouhaha des alentours : plus fort, plus aigu, plus profond. Ce son est si différent, quelque chose pareil est-il déjà arrivé jusqu'à moi, bien que tout ce que j'ai pu entendre jusqu'à maintenant ne fut que sourd et étouffé ? Mais c'est bien moi qui crie, et je ne m'arrête plus. J'en ajoute à la cacophonie des bruits qui envahissent déjà ce monde que je ne connais pas, du moins, que je ne connais pas comme ça, peut-être même, que je ne connais plus.

Oh, je respire si fort. Je respire ? Je sens en moi comme un gonflement puissant, avant qu'une expulsion de ce qui a pénétré en moi ne poursuive. Le gonflement est comme remplaçant de ce que l'on me donnait dans mon chez-moi d'hier. Je ne peux pas m'arrêter. Je suis obligé de le faire. Mon corps m'y contraint maintenant, sans que je ne puisse l'en empêcher. J'en ai besoin. Alors, je respire, et je crie. Je respire fort, et je pleure. Je pleure ?...

« C'est une petite fille, madame », j'entends.

« Oh mon bébé. » j'entends cette fois cela tout près de moi, alors que je me sens bougée ailleurs. Des caresses et un souffle qui tente de retrouver sa régularité se mêlent aux sons que je produis.

«Tu es magnifique, ma chérie.» Je ne sais pas pourquoi mais j'essaie de me rapprocher de cette mélodie si familière.

Je reconnais. Je reconnais ce contre quoi je me trouve. Je reconnais à qui je m'accroche désespérément. Mmh, cette odeur, cette chaleur, ce timbre de voix, les vibrations qu'il me transmet. Je ne les connais que trop. Mon chez-moi d'hier. Il est différent mais pareil. Je ne l'habite plus mais il me contient. Un sentiment d'apaisement s'empare de moi. Mes cris cessent peu à peu. Je me laisse envelopper par cette chaleur qui me rappelle celle qui me manquait il y a encore peu. Comme je me sens bien. Je ne peux pas quitter cela une nouvelle fois. Je ne veux pas quitter ça une nouvelle fois.

Petit à petit, je vois. Je vois vraiment cette fois. Mes yeux sont ouverts. Ils l'étaient peut-être déjà avant mais je ne le reconnais pleinement que maintenant. Tout un panel de couleurs s'offre à moi. Tant de choses, tant de variétés. Tant de lumière! Mais surtout un visage ? Lui aussi je le reconnais, mais je ne l'ai jamais vu avant. Je l'aime pourtant.

« Bienvenue au monde, trésor. »

A cela, je referme les yeux. Au monde ? C'était donc bien nouveau. Je ne sais qui m'attend dans ce monde. Je n'y pense d'ailleurs pas. Je laisse ce monde m'accueillir dans mes premiers instants au sein de celui-ci. Je le sens, mon séjour ici n'est pas prêt de se terminer.

ÉVEIL.

Sonnerie. Fraicheur.

La sonnerie de mon téléphone portable retentit. Ça, ça veut dire que je dois me lever, il faut que je me prépare pour cette énième journée de travail. Il fait à peine jour dehors. Un bâillement étire ma bouche, tandis que je fais mes premiers pas après une plus ou moins courte nuit de sommeil. J'ouvre ma fenêtre et prends un moment pour regarder ce qu'il se passe dehors. À l'étage auquel j'habite, on retrouve une vue d'ensemble assez prenante lorsqu'on jette un coup d'œil dehors. Le ciel est orangé. Les oiseaux chantent. On peut en voir certains prendre leur envol, d'autres semblent préférer rester dans leur nid dont on peut distinguer la silhouette parmi les branches des arbres. Il fait frais, il n'y a encore personne dehors. En fait, si : il y a un homme qui promène son chien, là-bas, au coin de la rue. Il ne tient pas son chien en laisse, et se déplace lentement, à la vitesse à laquelle son animal va. A l'opposée, une femme fait son footing, avec sa lampe frontale toujours allumée. Ses chaussures de course jaune fluo ressortent dans ce paysage urbain encore endormi.

Combien de fois ont-ils répété ce schéma tous les deux ? Combien de fois cette femme s'est-elle réveillée avant le reste du monde pour aller courir ? Combien de fois cet homme s'est-il levé à une heure pas possible pour assurer cette sortie primordiale au bon déroulement de la journée de son ami câlin ? Ces questions me traversent l'esprit au même rythme que celui de mes mouvements qui m'emmènent vers la salle de bain, laissant la fenêtre ouverte derrière moi. Combien de fois ont-ils décidé de ne pas se lever ? Combien de fois ont-ils oublié de se lever ? J'ai déjà manqué de me lever. Les jours où mon téléphone n'a pas sonné, ceux où je me suis rendormie. Mais aussi ceux où je manquais de foi pour le faire. Ça a pu être si dur certaines fois. Se lever pour exécuter les mêmes actions dans le même ordre, la même routine, de la même façon : cela peut être épuisant.

La douche que je prends me fait du bien et m'aide à me sortir un peu plus de cette nuit. Pourtant, les questions et réflexions continuent de s'enchaîner dans mon esprit.

Ces gens ont-ils une vie si répétitive que la mienne ? Connaissent-ils, comme moi, cette fatigue qui prend l'âme l'entortille, l'étire et l'use, si bien qu'elle ne peut pas servir la routine à laquelle elle est vouée ? Le désespoir occasionnel qui me monte à la tête et m'empêche de vivre pleinement certains instants, est-il aussi familier chez ces gens ? Ou bien, en sont-ils démunis ? Sont-ils libres de leur esprit ? Les gens qui les entourent sont-ils comme eux, ou comme moi ?

Quant est-il des gens autour de moi ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Savent-ils eux-mêmes ? Est ce que cela leur traverse l'esprit ? Ou se laissent-ils submerger et laissent le reste faire le travail pour eux ?

Me voilà déjà habillée pour sortir et commencer ma journée. Mais les interrogations continuent de me tourmenter. Les trois dernières années de mon existence sont de toutes les couleurs allant des plus sombres aux plus éclatantes, des plus épurées aux plus brutes. Entre l'éloignement avec mes proches, mon nouvel environnement (plus si nouveau finalement), les amitiés qui se sont faites et défaites, les moments de pleine solitude. Le doute. La peur de se tromper de chemin de vie. L'espoir et l'envie de devenir quelqu'un de meilleure. La pression.

Tout cela, tout ce que j'ai pu connaître ces dernières années entretient la thèse que je tends à entretenir : je vis un cycle que je ne peux fuir, bien qu'il ne soit pas toujours monotone.

Tout semble si triste aujourd'hui, j'aurais presque laissé la sonnerie passer pour ne pas avoir à me lever.

Une sensation me ramène à la réalité. J'ai la gorge serrée ; elle est rendue étroite par toutes ces émotions qui me remplissent jusqu'au bord. Cela n'est pas complètement désagréable. C'est rassurant. Cela me rappelle que je suis vivante. La routine que j'exécute est là, oui. Mais elle ne m'aura pas, elle ne me consumera pas jusqu'à laisser des cendres que la prochaine victime consommera pour assurer sa survie. Pas avec moi.

Alors que j'éteins les dernières lumières de mon appartement, je sens quelque chose couler le long de ma joue : une larme. Je pleure ? Je pleure.

En refermant la fenêtre de la chambre, je jette un dernier regard au panorama qui se présente à mes yeux. L'homme et son chien, ainsi que la coureuse ne sont plus là. Mais d'autres personnes, plus nombreuses, les remplacent, et peuplent le paysage. Certains oiseaux sont toujours dans leurs nids, d'autres volent toujours, accompagnés par quelques papillons.

« J'espère que demain, le lever du soleil sera aussi beau, *au réveil*. » pensé-je, et me voilà parti pour une nouvelle journée, aussi simple que celle d'hier mais bien différente.

RÉVEIL.

Apaisement.

Cette soirée est parfaite. Je suis de sortie avec mes proches, ces gens pour qui je pourrais tout donner. Nous dînons. Depuis que nous nous sommes retrouvés pour sortir (ce qui est, en fait, il y a environ une heure), il n'y a pas eu un moment que j'ai regretté. Les rires enchaînent les remontées de souvenirs communs dont quelques uns se souviennent, alors que le reste de la table les redécouvre. Les sujets moins drôles trouvent aussi leur place au sein de la conversation, réveillant quelques désaccords bien connus de tous. Mais l'amour que nous possédons les uns envers les autres surplombe le tout, brouillant tout brin d'animosité qui peut bien surgir à n'importe quel moment. N'est-ce pas magnifique ? Vivre ces moments d'harmonie, de joie. Oserai-je donc parler de moments de bonheur ? Oh oui. Ces moments sont si précieux. Ils font partie intégrante de moi.

Cette vue de dessus que j'ai de la situation se déroulant, ce recul que je prends par rapport à la table me pousse dans une introspection. Soudainement je revois ma vie.

Je revoie tout. Les larmes, la colère, les disputes, la peur. Mais aussi, les éclats de rire, la fierté d'avoir atteint des objectifs qui semblaient être placés sur des sommets vers lesquels seuls des athlètes expérimentés et sûrs d'eux se seraient lancés sans la moindre hésitation. Le réconfort dans ces moments de retrouvailles avec mes proches. Le réconfort que je retrouve maintenant, en ce moment même.

Je revoie la « moi » d'il y a quelques années, celle qui doutait de tout et de rien. Je revoie celle du début de ma vie : l'enfant insouciant, dénuée d'inquiétude pour le lendemain. Je revoie celle d'hier qui est presque celle que je suis maintenant, en cet instant précis, mais qui est tout de même un peu différente.

Mais j'imagine aussi celle de demain. Je la vois un peu mieux que celle d'aujourd'hui. Pas parce qu'elle le cherchera absolument, pas parce qu'elle se forcera à s'améliorer. Juste parce qu'elle vivra un peu plus et un peu mieux que celle que je suis aujourd'hui, même si cette journée sera peut-être plus dure qu'aujourd'hui.

Le bruit ambiant qui envahit le restaurant en cette splendide soirée d'été bourdonne agréablement dans mes oreilles. Ce restaurant respire la vie autant que je souhaite le faire.

Les gens qui m'entourent maintenant ont été là. Pas tout le temps, pas forcément au bon moment, mais ils ont été là. Et j'ai le sentiment profond qu'ils seront là demain. Ils m'ont tous donné quelque chose qui m'a aidé, à un moment précis, à devenir ce que je suis. Ils confortent ma personne aujourd'hui.

Ma voisine de table me tapote l'épaule.

« Hé, ça va ? Tu n'as pas dit un mot depuis tout à l'heure. Tu te sens bien ? », me demande-t-elle, avec un ton légèrement inquiet.

« Je me sens parfaitement bien. », je lui réponds en posant ma main au-dessus de la sienne. « Ne t'inquiète pas. »

Mon interlocutrice m'adresse un doux sourire en signe de compréhension, et repart dans une discussion avec quelqu'un d'autre. La conversation semble prendre une tournure un peu houleuse à nouveau, ce que je trouve plutôt amusant. Ces petites attentions sont si importantes, si touchantes. Elles nous rappellent que les gens tiennent réellement à nous. Elles nous rappellent que l'on compte pour l'autre. Elles soulagent, et réconfortent. Celle-ci me fait penser à toutes celles auxquelles j'ai eu droit auparavant.

La tendance que je pouvais avoir à me sentir illégitime à de telles attentions est morte aujourd'hui. J'ai droit à la paix maintenant. J'ai le droit de me sentir aimée sans me sentir coupable. J'ai le droit de me sentir aimable. Je me sens aimée et aimable avec eux, mes proches, les personnages principaux qui peuplent mon univers. J'observe les alentours à nouveau. Le paysage est composé de gens qui s'aiment d'une manière ou d'une autre. Peu importe la direction vers laquelle je tourne ma tête, l'image est la même : les gens apprécient le moment qu'ils passent ensemble. Ils s'aiment.

Les petits détails esthétiques ne manquent pas et rendent l'ensemble merveilleux : la musique de jazz en fond, la vue sur le lac miroitant situé à seulement quelques mètres du restaurant, les lumières aux allures de lanternes qui offrent une atmosphère intimiste à l'endroit.

« Allez, une photo tout le monde, une photo tous ensemble ! », je ris, amusée par la requête de la personne en bout de table avant de me rapprocher de mes voisins de table, un grand et sincère sourire affiché sur le visage.

« Cheeeese! ».

Après ça, les uns et les autres admirent la photo pour voir si elle est correcte ou s'il faut la reprendre.

Ahlala, comme je me sens bien maintenant. Je me sens mieux, apaisée.

Finalement, je suis en paix avec moi-même. Finalement je suis au bon endroit dans cette vie.

Je ferme les yeux en profitant de cet instant pour me plonger dans cet état de bien-être total, mais étonnamment... je pleure ?

Je pleure.

Et c'est comme si je renaissais. Comme si j'étais neuve.

Avec le réveil du lendemain, commencera une vie.

R'ÉVEIL.